Quarantième Année — N° 66 | UN NUMÉRO : 15 CENTIMES | JEUDI 7 MARS 1895

JOURNAL DE ROUBAIX

TARIF D'ABONNEMENT :

ROUBAIX-TOURCOING. . . . Trois mois. . . 13 fr. 50. . . Six mois . . 26 fr. . . Un an. . . . 50 fr.
NORD — PAS-DE-CALAIS — SOMME — AISNE . . . . Trois mois. . . 15 fr.
Les autres Départements et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX & RÉDACTION
Roubaix, rue Neuve, 17. — Tourcoing, rue des Poutrains, 42
Directeur-Propriétaire : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :
Les Abonnements et Annonces sont reçus : à ROUBAIX, rue Neuve, 17. — A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 9 bis. — à PARIS chez MM. Havas, Laffite et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre Dame-des-Victoires, 28, — à BRUXELLES, à l'Office de Publicité.

M. LE COLONEL GILLON

Le colonel Gillon est l'officier chargé du commandement du régiment de marche d'infanterie formé pour prendre part à l'expédition de Madagascar et qui porte le N° 200.

M. Gillon commandait le 49e régiment à Bayonne.

Né le 1er août 1839, il sortit de Saint-Cyr en 1860. La campagne de 1870 lui valut les galons de capitaine.

Il fut successivement promu chef de bataillon en 1878, lieutenant-colonel en 1888 et colonel le 13 juillet 1891.

Le colonel Gillon est *bréveté d'état-major et officier de la Légion d'honneur.*

ROUBAIX, LE 6 MARS 1895

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du mardi 5 mars 1895

Présidence de M. Brisson, président.

La séance est ouverte à 1 heure.

Lorsque le président ouvre la séance, il y a exactement 12 députés à leur place.

INCIDENT

M. de Bernis. — J'ai une rectification à faire au procès-verbal.

L'*Officiel* n'a pas reproduit les paroles que j'ai adressées, hier, à M. Goblet.

J'ajoute...

M. le Président. — Vous n'ajouterez pas ! (Bruits).

M. de Bernis. — J'ajoute...

M. le Président. — Vous n'avez qu'à rectifier.

M. de Bernis, avec vivacité et se tournant vers le président. — Eh ! bien je dirai que le Président est plus autoritaire qu'un président de l'empire. (Agitation.)

M. le Président. — Je vous fais remarquer, M. de Bernis, qu'on m'a souvent accusé du contraire. (Oh ! oh ! à droite.)

M. de Bernis. — Je maintiens ce que j'ai dit, de même que je maintiens les paroles que j'ai adressées à M. Goblet et dont le *Journal officiel* ne fait pas mention. (Très bien, très bien à droite.)

M. le Président. — L'incident est clos.

LES VICTIMES DU CHOMAGE

M. Gauthier de Clagny apporte à la tribune une proposition pour laquelle il demande l'urgence.

Il s'agit d'ouvrir au ministère de l'intérieur un crédit de deux millions pour les ouvriers victimes du chômage. Il serait distribué par les bureaux de bienfaisance.

Les grands froids et les maladies de cet hiver justifient trop ma demande, dit l'orateur.

M. Ribot, président du Conseil, dit que le gouvernement qui a reçu les rapports de ses préfets, ne croit pas qu'un crédit supplémentaire soit indispensable. Si le contraire apparaissait, nous en prendrions la responsabilité.

M. Faberot. — Citoyens, même des hommes qui n'appartiennent pas à mon parti, s'intéressent à cette question. (Bruit.) Oh ! le moindre de mes soucis est d'éviter vos colères ! Eh bien, je m'étonne que le gouvernement se permette de vouloir nous empêcher d'admettre cette proposition (Rires.)

Il a bien le droit de donner son avis (Ah ! Ah !) mais c'est tout. On a voté des millions pour les cultivateurs, on en a voté pour toute sorte de choses, pour des orages qui n'ont jamais éclaté. (Protestations et rires.)

On peut bien en voter pour les ouvriers en chômage. L'urgence est prononcée sans débat.

On vote sur la discussion immédiate. Pour, 166; contre 312.

La proposition sera envoyée à la commission du budget.

LE BUDGET DE LA GUERRE

M. de Trevenenc se plaint que le commandement supérieur ne soit pas organisé convenablement. Il demande *la création à l'état-major de l'armée d'un centre de hautes études*, la réorganisation de l'inspection du service d'état-major, la création d'un corps analogue à l'adjudantier des Allemands.

Son discours est applaudi à droite, ce qui provoque une altercation entre MM. de Bernis, royaliste, et Faberot, socialiste, qui crie « Vive la République sociale ! « A bas la royauté ! »

M. Berteaux proteste contre toute tentative de réduction des effectifs.

Puis le rapporteur, M. Jules Roche, se livre à une intéressante comparaison des budgets de la guerre français et allemands. Depuis 1887, l'Allemagne dépense plus que nous pour son armée, et l'année dernière, les dépenses de guerre de l'Allemagne ont dépassé les nôtres de 190 millions. La Commission de l'armée est unanime pour demander la permanence des effectifs.

La loi allemande de 1893 a apporté les plus grandes modifications qui aient jamais été apportées dans une armée. Cette loi a mis presque sur le pied de guerre *toutes les unités de combat; cette même loi augmentait* les effectifs, et la loi était à peine promulguée qu'elle était exécutée: c'est que, silencieusement, sans mot dire, elle avait été préparée; on avait désigné les 600 officiers et les 2,000 sous-officiers nécessaires, et les 60,000 hommes de plus n'avaient qu'à être appelés.

L'orateur lit le discours prononcé par M. de Caprivi au Reichstag lors de la discussion de cette loi; il y est dit que c'est par l'offensive que la Prusse a remporté ses succès. On ne cesse de rappeler aux Allemands que *l'élément germanique compte* pour une bonne part dans la composition de la France et les souvenirs de l'histoire constituent un corps de doctrines qui dirige la politique dans toutes les circonstances, et, pendant ce temps là, après tant d'efforts accomplis, il faut voir quelle est notre situation militaire.

La fin de la première partie du discours de M. Jules Roche est accueillie par les applaudissements frénétiques de la droite, du centre et de la gauche.

INCIDENTS TUMULTUEUX

M. Coutant. — Et le Pannama !

Voix au centre, s'adressant à M. Jules Roche. — Reposez vous.

M. le Président. — La séance est suspendue.

M. Rouanet. — La majorité vient d'applaudir M. Jules Roche.

M. Jules Roche, encore à la tribune, furieusement. — Monsieur, si vous avez quelque chose à me dire, venez le dire ici.

M. Coutant. — Panama, Panama, on vient d'applaudir le non-lieu.

L'agitation est des plus vives, et un grand nombre de députés, qui se trouvent dans l'hémicycle, interpellent les socialistes, qui répondent.

M. Jules Roche descend de la tribune, très vivement émotionné, très nerveux, et se dirige vers le groupe socialiste, qui continue à l'invectiver.

M. Bizarelli, questeur, et deux huissiers s'interposent. M. Jules Roche, enfin maître de lui, se retire par le couloir de gauche.

La Chambre entière, à l'exception des socialistes, l'applaudit vigoureusement.

MM. Rouanet, Coutant, Cluseret et plusieurs autres socialistes le poursuivent de leurs huées.

L'agitation est extraordinaire dans la salle des séances; tout le monde est debout et crie.

Une accalmie se produit enfin, et permet à M. Brisson de se faire entendre.

M. le Président. — La séance était déjà suspendue lorsque, sur certains bancs, on a dit que M. Jules Roche était l'organe de la majorité; la majorité, par ses applaudissements, a montré que l'interrupteur ne s'était pas trompé. (Vifs applaudissements au centre).

M. Rouanet. — La voilà aux pieds de Jules Roche.

Pendant ce temps, un nouvel incident se produit du côté de la droite, au-dessus de laquelle siège M. Faberot.

Une altercation assez vive se produit entre lui et M. Gusman Serph, au sujet d'une injure adressée par M. Faberot à la droite.

M. Plichon, avec force, s'adressant aux socialistes. — Vous êtes des Sans-Patrie !

M. Faberot, qui pérore au milieu de la droite, est vivement pris à partie par MM. Lorois, Serph et le baron Reille. On n'entend pas un mot de cette altercation, tellement le tapage est à son comble.

Un huissier se précipite pour séparer MM. Serph et Faberot qui vont en venir aux mains. M. Faberot, entraîné, finit par quitter la salle au milieu des exclamations de toute la droite.

Dans l'hémicycle, M. Marcel Habert crie au milieu d'un groupe compact ; on l'entend crier, s'adressant à M. Neron : « On me reproche le boulangisme: mais, dans le Panama, il y a des gens qui ont voté des millions ! Barbe a pris 600,000 francs ! »

La bataille finit enfin, faute de combattants.

Le président s'étant couvert et ayant quitté la salle des séances, le plus grand nombre des députés l'a suivi.

REPRISE DE LA SÉANCE

La séance est reprise à cinq heures.

M. Jules Roche continue son discours par la suite de l'examen de nos effectifs ; c'est un paradoxe, dit-il, de soutenir que la loi de 1875 a disparu devant celle de 1889 ; le législateur n'a pas déterminé, en bloc, le total *des forces militaires : on a déterminé les chiffres au-dessous desquels on ne pouvait descendre*, dans chaque unité. La loi de finances elle-même ne pouvait modifier l'organisation militaire.

M. Rouvier, vivement. — Mais non ! ce n'est pas l'avis de la *commission du budget*.

M. Roche. — Mon cher Président, nous nous expliquerons.

M. Rouvier. — C'est votre avis.

M. Roche. — Admettons que je n'exprime que mon *opinion individuelle, mais je demande la liberté de m'expliquer*. La Chambre a toujours le droit de modifier les effectifs: le droit budgétaire de la Chambre reste entier; mais, si elle veut modifier les effectifs, il faut qu'elle l'inscrive dans une disposition législative.

Nos effectifs devraient *être de 543,000 hommes en chiffres ronds*; mais il n'est réellement en hommes présents que 467.000. En ne tenant pas compte des troupes d'Algérie et de Tunisie, il ne nous reste plus que 410.000 hommes en face des 570.000 hommes de l'Allemagne ; et encore, il y a une période pendant laquelle les effectifs tombent à 319.000 hommes.

Le gouvernement a reconnu la nécessité de mettre fin à un tel état de choses ; malheureusement l'équilibre du budget a empêché de rien réaliser dans ce sens.

Eh bien ! ce n'est pas avec des économies sur la défense nationale qu'on doit équilibrer le budget. (Applaudissements).

M. Cochery. — Dites tout de suite l'augmentation que vous proposez.

M. Roche. — *Je la ferai connaître*; quels que soient les bancs sur lesquels nous siégeons, nos doctrines ne peuvent être sauvegardées que si la France reste maîtresse de ses destinées; toutes nos espérances ne sont permises qu'à la condition que la France reste libre d'elle-même.

La sagesse et la justice doivent avoir raison de la force. (Salve d'applaudissements sur tous les bancs à l'exception de l'extrême gauche.)

Discours de M. Cavaignac

M. Cavaignac. — Il s'agit de savoir quelle est la meilleure organisation de celle de l'Allemagne ou de celle de la France. D'après M. Jules Roche, l'Allemagne aurait la supériorité parce qu'elle a assuré la permanence de ses effectifs.

Une circulaire du général Mercier a invité les conseils de révision à classer moins d'hommes dans les services auxiliaires : on a ainsi porté le contingent à 220,000 hommes.

Depuis 1893, l'Allemagne a la préoccupation d'augmenter ses effectifs de guerre ; la France a suivi ce mouvement.

L'orateur fait ensuite un rapprochement des effectifs français et allemand.

Un grand nombre de membres demandent le renvoi de la discussion à la prochaine séance. Le renvoi est ordonné et la séance fixée à jeudi à une heure. La séance est levée à 7 heures 30.

SÉNAT

Séance du mardi 5 mars

La séance est ouverte à 2 h. 1/4, sous la présidence de M. Challemel-Lacour.

On valide l'élection de M. Teisserenc de Bort, comme sénateur de la Haute-Vienne.

Le projet de M. Fabre concernant les devoirs militaires des membres du Parlement est adopté en deuxième délibération, sans modifications.

On adopte ensuite le projet concernant le règlement et la création d'abattoirs publics.

La séance est levée.

LE SOCIALISME A LA MODE

« — Vous êtes socialiste ?

— Oui, Monsieur le président.

— Qu'est-ce qu'un socialiste ?

— C'est un homme qui rêve d'améliorer l'état de la Société.

— Mais à ce compte, nous sommes tous socialistes ?

— C'est bien ma pensée. »

Ce dialogue, entre J. P. Proudhon et le tribunal devant lequel il comparut en 1848, des milliers de personnes l'ont de bonne foi refait depuis peu. Ces milliers de personnes ont eu tort : elles ont été les inconscients complices d'un parti qui, s'il était vainqueur, ne les ménagerait guère.

Cette observation du *Journal des Débats* trouve son application en ce moment chez nous comme en France. Le mal qu'il signale a été nettement caractérisé par M. Anatole Leroy-Beaulieu dans une conférence donnée aux étudiants.

« Nous sommes, a dit M Leroy-Beaulieu, des hommes de liberté qui croyons que la liberté et l'initiative privée demeurent le grand moteur de la civilisation, le grand ressort de tout progrès ; nous sommes des hommes d'étude et, si vous le permettez, des hommes de science qui, dans les questions sociales comme ailleurs, n'avons foi que dans les méthodes scientifiques. C'est vous dire, Messieurs, que nous ne sommes pas socialistes. Et si nous ne sommes pas socialistes, je puis l'affirmer bien haut, c'est uniquement parce que nous sommes convaincus que *la méthode du socialisme n'est pas une méthode scientifique* ; que le socialisme méconnait les conditions essentielles, les conditions nécessaires du progrès des sociétés humaines ; que le socialisme enfin est moins fait pour fortifier la patrie que pour l'énerver et la débiliter...

» — *Nous pourrions, comme de vulgaires politiciens*, désireux de tout concilier sous le vague des formules, vous dire que nous voulons, nous aussi, faire du socialisme, du bon socialisme, du socialisme honnête, du socialisme libéral, du socialisme scientifique, — car, pour faire passer le substantif, il semble qu'il n'y ait qu'à lui accoler un adjectif rassurant. Nous avons aujourd'hui toute espèce de petits socialismes édulcorés que les ambitieux de toute sorte distribuent au peuple, comme des friandises aux enfants;........ de petits socialismes *plus bénins, plus anodins, plus* innocents les uns que les autres : socialisme de lettres qui fleurit dans la serre chaude des petites revues de toutes couleurs; socialisme de salon ou de boudoir, qui fait sourire les belles dames et trembler les enfants; socialisme d'Eglise qui vient à nous l'Evangile sous le bras, — sans compter le plus répandu et le plus dangereux, peut-être, de tous, le socialisme bourgeois, le socialisme qui s'ignore, celui de M. Jourdain qui fait du socialisme comme jadis il faisait de la prose sans le savoir... Dans tout cet assortiment varié, nous ne trouvons rien à notre goût.

» Non pas que nous ayons peur des mots, mais parce que nous faisons fi des équivoques... Un des mots de notre époque et l'un des plus inquiétants c'est la vogue des idées vagues, c'est que notre atmosphère intellectuelle s'informe d'une sorte de brouillard d'idées à travers lequel les intelligences ne perçoivent plus rien de précis, rien de distinct. Ce mal sévit surtout dans les questions sociales, si bien que j'oserais dire que le principal danger de notre société, ce n'est pas le collectivisme révolutionnaire, ce n'est pas le socialisme dogmatique, le socialisme avéré et militant, c'est le vague et confus socialisme, le socialisme vaporeux dont est imprégnée l'atmosphère ambiante... Et c'est là encore une des raisons pour lesquelles nous repoussons le nom comme les doctrines du socialisme, mot lui-même vague, sous lequel tous n'entendent pas la même chose, mot qui doit beaucoup de sa vogue à son vague même. »

L'ÉLOGE DE LÉON XIII

PAR M. AYNARD

Nous venons d'assister à un échange de conversation entre M. Aynard et M. Jourde, député socialiste. Comme c'est le hasard seul qui nous a permis de recueillir ce qui va suivre, nous ne nous faisons aucun scrupule de le rapporter.

On sait que M. Aynard revient d'Italie, et qu'il fût à Rome, *où il a eu l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté* Léon XIII.

Voici ce que nous avons entendu :

— J'ignore pourquoi, a dit M. Aynard, les journaux ont raconté que j'étais allé à Rome pour voir le Pape. *La vérité est que, malade, — je le suis toujours quand je ne travaille pas — il m'a fallu* prendre l'air et je suis allé en Italie.

Etre à Rome et ne pas voir le Pape ? La chose est-elle possible ? Léon XIII est un des plus superbes esprits de ces temps, une autorité morale, et je suis allé le voir, comme je suis aussi bien allé voir des hommes d'Etat italiens.

Eh bien! je n'hésite pas à le dire, la France n'a pas, en Italie, de plus sûr et de plus sincère ami que le Pape.

— Bah, un Italien, riposte M. Jourde.

— Permettez, je suis de Lyon, la ville qui a de tout temps la tradition italienne, et je connais beaucoup les Italiens; mais il est une chose à laquelle je ne peux me méprendre : c'est l'accent. Chez le Pape, cet accent a un degré de sincérité à nul autre pareil. Il n'y a chez lui ni réticence, ni calinerie, ni faux-fuyant. Il parle comme il sent et — fût-il le grand Turc — je ne comprendrai pas qu'on cherchât à lui susciter des ennemis.

Nous ne professons pas les mêmes opinions, il n'a pas cherché à me convertir. Le Pape est, d'ailleurs, fort accueillant, très ouvert, très accessible. Je suis sûr qu'il ne m'a dit que ce qu'il a dit à M. Vigné d'Octon, que ce qu'il a dit à M. Léon Say qu'il reçoit, bien qu'il soit protestant.

Mais assurément, il n'est pas de figure plus lumineuse, plus simpathique que celle-là. C'est un des grands esprits du siècle.

Quant à son portrait physique, je ne saurais mieux vous le comparer qu'à la figure de Voltaire de Houdon, avec cette différence que le nez est aquilin et que le regard est tout autre — doux et indéfinissable. On se demande si cette âme à un corps. En tout cas elle a toute sa lucidité et c'est merveilleux de l'entendre. Mais je le répète encore: si vous l'entendiez, votre cœur de Français en serait tout attendri. Il n'y a pas de meilleur ami de la France et les hommes d'État italiens — car j'en ai vu — le savent bien.

Nous reproduisons cette conversation saisie au vol et dont le fonds sinon les termes, est absolument exact.

LE MOUVEMENT DES TEXTILES EN FRANCE

en janvier dernier

Ainsi qu'il résultait des statistiques du commerce général de la France en janvier, une diminution assez forte (25 millions), s'était produite sur l'importation des matières premières, atteignant surtout les laines et les soies. Voici d'ailleurs les chiffres des entrées :

		Janvier 1895		Différence sur janv. 1894
Laines	Fr.	19.009.000	en moins	12.575.000
Soies		10.467.000	»	11.776.000
Lin		6.486.000	»	7.299.000
Coton		45.918.000	en plus	15.012.000

L'importation des objets fabriqués est en moins value de 3,677,000 fr., laquelle somme est répartie entre un nombre considérable de produits ; il s'ensuit que la réduction afférente à chaque article est minime dans la plupart des cas. Les tissus de laine (3,494,000 fr.) perdent 365,000 fr.; les tissus de coton (2,483,000 fr.) perdent 239,000 fr.; les peaux préparées (1,545,000 fr.), perdent 324,000 fr.; les produits chimiques (3,247,000 fr.) perdent 1,045,000 fr.; les machines avec 3,466,000 fr., les outils et ouvrages en métaux avec 1,796,000 fr. sont sensiblement stationnaires. Les tissus de soie avec *3,727,000 fr. gagnent 381,000 fr.*

A l'exportation, on relève, dans la catégorie des matières premières des augmentations de 5,725,000 fr. sur les laines (16 millions 377,000 fr.), de 2,047,000 fr. sur les soies (9 millions 665,000 fr.) et de 308 mille sur le coton.

Nous relevons dans le tableau ci-après le mouvement d'exportation des principaux articles de la catégorie des objets fabriqués pendant le mois de janvier :

		Janvier 1895		Différence sur 1894
Tissus de soie	Fr.	23.640.000	en plus	8.450.000
Tissus de laine	»	26.473.000	»	8.594.000
Tissus de coton	»	10.965.000	»	3 160.000
Fils de laine	»	2.363 000	»	840.000
Lingerie cousue	»	3.947.000	»	1.507.000
Confections pour femmes	»	3.810.000	en moins	589.000

A l'exception des confections pour femmes qui subissent une diminution, tous les articles jouissent de plus-values diverses. Ce sont les tissus de laine et les tissus de soie qui réalisent les augmentations les plus fortes.

LES FÊTES DE KIEL

Paris, 5 mars. — L'amiral qui commandera les bâtiments de guerre qui seront envoyés à Kiel pour les fêtes d'inauguration du canal de la Baltique n'est pas encore désigné. Il y a une question préalable à régler et sur laquelle le gouvernement n'a pas encore pris de décision, à savoir si cette force navale sera commandée par un vice-amiral ou par un contre-amiral.

Les navires de guerre envoyés à Kiel devront être choisis parmi les unités de l'escadre du Nord. Il est probable qu'ils seront mis sous les ordres, soit du vice-amiral Alquier, commandant en chef de cette escadre, soit du contre-amiral Ménard, commandant en second. Il peut se faire cependant — l'escadre devant être à l'époque des fêtes de Kiel, au milieu de juin, dans ses préparatifs des grandes manœuvres annuelles - que le gouvernement désigne un autre amiral détaché du ministère de la marine.

Cette désignation sera faite incessamment par le gouvernement.

Berlin, 5 mars. — Les journaux allemands publient la nouvelle officielle de la participation de la France aux fêtes de Kiel.

Le *National Zeitung* accueille avec satisfaction la décision du gouvernement français.

Le *Tageblatt* dit que la grande majorité du public approuvera la décision du gouvernement français qui produira partout la meilleure impression.

Selon le *Boersen Courrier*, la participation de la France était forcée, apres l'acceptation de sa part des autres invitations officielles de l'Allemagne qui furent faites à l'occasion des obsèques de l'empereur Frédéric et de la conférence ouvrière. La participation de la Russie paraît avoir exercé une influence déterminante.

La *Gazette de la Croix* se félicite de ce que la France se fait dignement représenter à l'inauguration du canal.

L'opinion de M. Deroulède

Paris, 5 mars. — M. Paul Deroulède vient d'envoyer à MM. Marcel Habert, Pierre Richard et Gauthier de Clagny la dépêche suivante :

« Champagne-Fontaine, 5 mars. — Je ne crois pas à l'authenticité de la nouvelle. Il y a des invitations qu'on prévoit et qu'on décline par avance sans qu'elles se soient produites. La diplomatie est là pour cela.

» Si M. Herbette a failli à ce devoir, qu'on le rappelle. Mais consentir à aller à Kiel pour inaugurer avec le roi de Prusse un canal stratégique allemand, nous, les vaincus de 1870, ce ne serait pas seulement une vilenie, ce serait l'acte le plus impolitique et le plus imprudent qui ait été commis depuis le congrès de Berlin.

» L'œuvre d'iniquité accomplie par Bismarck recevrait là sa consécration européenne. Ce serait le traité de Prague, ce serait le traité de Francfort servilement ratifié, ce serait même l'isolement de la France à bref délai.

» Car, de ce que la Russie, qui n'a été ni défaite ni mutilée par l'Allemagne, consent à accepter l'invitation de Guillaume II, il ne s'ensuit pas que la France puisse se départir sans déchéance de l'attitude de fidélité et de constance qui est la base, depuis 25 ans, comme elle est aussi l'unique raison d'être de nos sacrifices et de nos armements.

» Certes, personne moins que moi ne souhaite à l'heure actuelle un conflit avec la Prusse, mais, entre le conflit téméraire et le rapprochement éhonté, il y a la réserve calme et digne.

» Ni M. Grévy ni M. Carnot n'y ont manqué. Cette tentative d'humiliation et de vassalité ne m'étonnerait pas de la part de M. Ribot, qui a toujours fait de la politique à genoux; mais je suis sûr qu'il a auprès de lui, dans les conseils du gouvernement, quelqu'un de plus fier et de plus sage.

» L'avenir dira si je me suis trompé. »

Paris, 5 mars. — La *Libre Parole* publiera demain la dépêche suivante :

« Vienne, 5 mars. — On attend pour la fin d'avril l'arrivée à Trieste des quatre plus grands vaisseaux de guerre allemands : *l'Electeur Frédéric-Guillaume*, le *Brandebourg*, le *Wissembourg*, le *Wœrth*.

» Ces quatre grands navires visiteront les ports de Trieste, de Pola, de Fiume et se joindront à une escadre autrichienne composée de 3 cuirassés et de 2 croiseurs qui, sous le commandement de l'archiduc Charles Etienne, se rendront aux fêtes de l'inauguration du canal du Nord.

« Donc, nos navires rencontreront à Kiel deux cuirassés prussiens portant les noms de Wissembourg et de Wœrth. »

PAS FINIE

— Vite !... une épingle... non, pas celle-ci... une anglaise... là... bien !... A présent, les rubans... dans le carton rose... Refaites-moi ce nœud-là... vivement!... Vous, Victorine, un point, ici... C'est cela... attention à la gaze !... doucement.

La voix brève de l'essayeuse se fait entendre ainsi, par saccades impérieuses, dans le grand silence religieux qui remplit la pièce... Et les étoffes soyeuses qu'on froisse avec respect font entendre un petit murmure léger... Et de la haute cheminée où flambe un grand feu... et des appliques dorées où chaque bougie allume une aurore, tombe une lumière éblouissante, tandis que sur le tapis s'écroule, avec des reflets de neige, une avalanche floconneuse qui, tout à l'heure, sera une robe de bal.

— Pardon, Monsieur...... — reprend la couturière — voudriez-vous vous retirer un peu... vous faites de l'ombre... pas là non plus... vous êtes devant la glace... Redressez-vous, Mademoiselle... les coudes au corps, s'il vous plait, à cause du bouffant... marchez à présent... ah ! mon Dieu !... ce pli !...

Et l'essayeuse — la *première* de la maison Wertworth, 7,000 francs d'appointements — ayant, du doigt, relevé le pli récalcitrant, se recula de trois pas, le sourcil froncé, pour juger de l'ensemble... puis vérifia encore une couture... puis enfin, n'ayant plus rien à corriger, eut un sourire discret et daigna laisser tomber de ses lèvres, ce simple mot

— Voilà !

***

Ce fut le signal !

Longtemps comprimées par la crainte, osant à peine respirer de peur de gêner l'inspiration suprême, toutes les poitrines, du coup, se dilatent en un murmure ravi, quelque chose comme le « ah !... » prolongé que poussent les foules quand par le bouquet d'un feu d'artifice...

La maitresse de la maison s'est précipitée vers la couturière, et lui serre les mains avec frénésie : « Ah ! Mademoiselle, quel chef-d'œuvre !... et combien je suis reconnaissante à M. Wortworth de m'avoir envoyé sa première... cette artiste qui... cette artiste que... cette artiste dont !...

— Oh ! Madame !... proteste vagnement l'essayeuse.

— Si, si, Mademoiselle... et dire que, grâce à vous, la première soirée de ma fille va être un triomphe !... Car ce sera un triomphe, n'est-ce pas, chérie ?

— Oui, mère !... répond modestement la jeune fille qui louche du côté de toutes les glaces.

— Vous remarquerez, Madame, reprend la couturière, que j'ai écarté la bengaline et le satin Liberti qui ne m'ont pas semblé assez sérieux pour Mademoiselle qui est enfant de Marie... Le surah est plus posé... plus calme... Avec les gants à dix-huit boutons ce ne sera pas mal...

— Pas mal ! se récrie Madame, pas mal !... dites que ce sera parfait !... exquis !... délicieux !... Si vous le permettez, Mademoiselle, je vais envoyer chercher Sidonie, la vieille nourrice de ma fille, je veux que vous jouissiez de sa surprise... Mélina ! appelez Sidonie...

— Bien, Madame !

***

— Mademoiselle, intervient alors timidement le père de la jeune fille, oserais-je me permettre une observation.

— Mais comment donc ! Monsieur...

— Je crois bien que vous avez oublié la traine...

— La traine !... s'écrie Madame... il a dit la traine !!!.. mais, il ne sait donc pas, le malheureux, qu'il y a longtemps... un siècle... une éternité... qu'on n'en fait plus de traine !

— En effet, ajoute la couturière d'un ton pincé, il y a au moins six mois qu'on l'a supprimée pour les jeunes filles.

— Mon pauvre ami, conclut Madame d'un ton sec, votre réflexion est absolument ridicule, et je prie Mademoiselle d'agréer toutes mes excuses pour votre inqualifiable sortie... Ah ! voilà Sidonie !

***

La bonne paysanne venait, en effet, d'entrer...

— *Eh bien, Sidonie, depuis le temps que vous désirez* voir votre petite mignonne en toilette de bal... hein ? qu'en dites-vous ?

Sidonie, ayant soigneusement essuyé ses lunettes avec le coin de son tablier, les ajusta sur son nez, et regarda *longuement* :

— Et bien ?

— Et bien, je dis que ça sera assez gentil, quand ça sera fini...

— Comment, Sidonie, mais c'est fini !

— Fini ?... allons donc, il n'y a pas seulement encore les manches !

— Mais on n'en met point ? ..

— Comment on n'en met point ?...

Alors, poursuivit Sidonie en montrant successivement *les bras nus et l'échancrure audacieuse du corsage...* alors, ça restera comme ça ?...

— Mais, oui !

— Eh bien ! alors, c'est très laid !

***

Et Sidonie, calme comme la justice et impitoyable comme le bon sens, retourna à sa cuisine...

Jean des Tourelles.

BOURSE DE PARIS DU 6 MARS

Cours précéd.	VALEURS	Compt.	Terme	Cours d'ouv.	Cours de 2 h.	Cour de clô
103 50	3 0/0			103 52	103 52	103 55
108 05	3 1/2 0/0			108 ..	108 .	108 05
3840 ..	Banq. de France			3850 .	3830 .	3820 ..
	B. d'Escompte					
750 ..	Banq. de Paris.			739 .	748 ..	747 ..
910 .	Crédit Foncier.			912	911 ..	910 .
842 ..	Créd. Lyonnais			850 ..	843 .	843 ..
	Crédit Mobilier.					
1491 ..	Lyon			1492 .	1490 ..	1490 ..
1815 ..	Nord			1812 .	1817 ..	1820 ..
	Panama					
3337 ..	Suez			3335 ..	3337 ..	3335 ..
77 7/16	Extérieure			77 1/2	77 1/2	77 9/16
88 20	Italien			88 ..	88 15	88 35
25 1/2	Portugais			25 3/8	25 5/8	25 7/16
1025/16	Hongrois			102 78	103 1/4	1027/32
323 75	Egypte			327 50	327 50	
27 62	Turc			27 45	27 55	27 50
718 75	Banq. Ottomane			717 62	716 25	718 87
134 50	Lots turcs			135 ..	134 .	134 ..
102 85	Russe consolidé			102 80	102 60	102 50
94 45	Russe nouveau.			94 35	94 20	94 45
67 35	Russe Orient			67 45	67 45	67 45
821 .	Autrichiens			823 .	820 .	821 ..
246 ..	Lombards			248 ..	245 .	247 ..
120 ..	Nord Espagne			118 .	116 ..	114 ..
	Saragosse			171 ..	170 .	170 ..
626 .	Méridionaux			623	625 ..	626 ..
323 12	Rio-Tinto			322 50	323 12	323 75
	Tharsis			112 50	110 62	111 25
183 12	Alpines			183 75	193 75	190 ..
	Câbles				106 25	103 ..
612 ..	Impérial			615 ..	620 ..	
625 ..	Dynamite			625 ..	623 ..	621 ..
78 ..	Mobilier espag.			78 .	78 .	78 .
530 62	Tabacs turcs.			532 50	529 65	529 37
	Roubaix-T. 1893					
	Fonc. d'Autriche					
	3 0/0 nouveau					
	Métaux					
	Consolidés					
	Russe 1880					
	Gaz					
	Lyon (obligat.)					
	Midi					
	Nord (obligat.)					
	Orléans					
	Ouest					
	Anglais					
	Autriche or					
	Belge 3 0/0					
	Ville d'Amiens.					
	Lille 1860					
	Lille 1863					
	Ville de Lyon					
	V. de Roubaix					
	Fives-Lille (act)					
	Téléphone					
	Voitures 4 0/0					
	Suez (obligat.)					
	Cacérès					
	Asturies					
	Foncières 1883.					
	Rente Foncière.					
	Cacérès (act.)					
	Est (oblig.)					
	Midi (oblig.)					
	Béthune					
	Picardie					
	Nord-Est					
	Ouest ac					
	Orléans (oblig).					
	C. d'Esc. nouv.					
	Générale					

BOURSE DE LILLE DU 6 MARS

(par fil téléphonique spécial)

VALEURS	Compt	Cours précéd.
Lille 60, r. 400		118 50
» 90, r. 500		503 .
» 68, r. 500		513 ..
» 77, r. 500		504 .
» 84, r. 400		404 ..
» 84, 1/4		406 ..
» 87, r. 400		404 ..
» 93, r. 500		503 .
Roub.-T. 1880		47 50
Roubaix 1893		497 50
Amiens		419
Dép. du Nord	111 ..	111 .
Tourcoing 1878		511 ..
Armentier. 86		508 ..
Douai, libérée		505 ..
Valenciennes.		504
Verley, Decr.		1340 ..
Ce Platel et Cie		400 .
Crédit d. Nord	506 25	505 ..
H. Devilder		1050 .
Banq. ré. Nord		500 ..
Ce Esc. Roub.		
Gaz de Wazem		450 ..
Le Nord, ass.		2800 ..
Union g. Nord		455 ..
St-Sauv. Arras		200 ..
Un. lin. Nord		140 ..
Constr. Anzin		
Ciments franç		270 ..
Estrée-Blanch		270 ..
Tramw. Nord		40 ..
L. Allart, t. p.		540 ..
Bat. à hélice.		500 ..
Chem Econom		520 ..
Brouta et Cie		740 ..
Ce Liquid R.-T.		
Eaux Dunkerq		492 ..
Tréfilerie		1000 ..
Biache-St-V...		3500 ..
Denain Anzin.		325 ..
Usin Villerupt		436 ..

VALEURS	Compt.	Cours précéd
OBLIGATIONS		
Bains lillois		520 ..
Union lin. N.		440 ..
Gaz de Wazem		530 ..
Ch. d. fer Econ.		520
Denain Anzin.		513 50
Cambrésis		315 ..
CHARBONNAGES		
Aniche, 12e		8590 .
Anzin, 100e d.		4070 .
Blanzy		1840 ..
Bruay		13790
Bully-Gren., 6e	2050 ..	2050 ..
Campagnac	715 ..	705
Carvin		1325 ..
Courrières, 10e		4218 75
Crespin		125 ..
Douchy		3000 ..
Dourges		6300 ..
Drocourt, 1re s.		7750 .
Escarpelle	2000 ..	2215 ..
Epinac		600 .
Ferfay		450 .
Albi	760 .	768 75
Lens	23000 ..	23100 .
Lens (100e)		455 ..
Liévin		16000 ..
Marles 30 0/0		12800 .
Marles 70 0/0		18400 .
Meurchin	3630 .	3650 .
Ostricourt		475 ..
Sincey-le-R.		3 75
Thivencelles		92 ..
Vicoigne et N.		17200
OBLIGATIONS		
Bethune 1877.		437 ..
Drocourt 1885.		510 ..
Marles 1893		522 50
Liévin 1885		505 ..

Marchés de Lille du 6 mars 1895

SUCRES. — Raffinés n° 1, cote officielle, 105 .. à ...; 88 degrés, cote com., 25 .. à ....; n° 3, cote com., .. . à ..

ALCOOLS. — 3/6 betteraves disponible, cote offic., 31 .. à .... — Mélasse (cote com.), ... à ....

Cours de clôture au comptant du 6 mars

Cours précédent	VALEURS	Cours du jour
103 90 ./.	3 0/0	103 45 ./.
.. ./	.../.	.. ./.
101 25 ./.	3 0/0 amortissable	101 10 ./.
107 70 ./.	3 1/2 0/0 1883	108 .. ./.

Dernière Heure

(De nos correspondants particuliers, et par FIL SPÉCIAL)

La France et la Russie aux fêtes de Kiel

Saint-Pétersbourg, 6 mars. — Les *Novosti* approuvent la décision de la France de partic per aux fêtes de l'inauguration du canal de la Baltique. Ils disent que cette décision ne changera pas sensiblement les relations franco-allemandes, mais contribuera à leur affermissement et rendra moins tendue la situation générale en Europe.

Pour les patriotes français, il n'y a rien d'offensant dans cette invitation; ils pourraient au contraire s'offenser si l'Allemagne n'avait pas invité la France à cette fête internationale. Le journal russe exprime le désir que dans la presse française on cesse une polémique irritante sur une question déjà tranchée.

On télégraphie de Toulon au *Figaro* :

« Nous croyons pouvoir annoncer que c'est dans l'escadre active de la Méditerranée que seront choisis les deux cuirassés et l'aviso envoyés par la France à Kiel. Ce choix s'explique par l'intention qu'a le gouvernement de faire représenter notre marine, dans les grandes fêtes navales d'inauguration du canal de la Baltique, par des unités de construction récente et constituant pour ainsi dire nos derniers types de perfection.

» *L'escadre du Nord ne possède, on le sait*, aucune unité de ce genre. Ajoutons que c'est très probablement le contre-amiral de Maigret qui commandera les navires désignés pour cette mission spéciale.

» L'ancien commandant de la division volante d'instruction est, en effet, considéré comme le successeur éventuel du contre-amiral Gadaud dans le commandement en second de l'escadre active, et il recueillera cette succession avant le mois de juin ».

Le *Gaulois* dit de son côté :

« Quel sera le cérémonial usité entre les bateaux dans le port de Kiel ?

» Peu de spectacles sont aussi majestueux que les solennités navales, car tout ce qui touche à la mer lui emprunte une gloire. Un bateau sur la mer, c'est un être vivant, ayant une conscience, une âme, qui se manifestent dans la fière beauté, dans la forte élégance de cet être énorme d'acier qui se balance légèrement sous la poussée constante des lames. Et ces êtres monstrueux et beaux se saluent avec des grâces merveilleuses. Les *manifestations de courtoisie navale, compliquées comme* des figures de menuet, sont réglementées avec une précision minutieuse par le *Decret du service à bord*, qui prévoit tout.

» Les marques d'honneur en usage dans les rapports internationaux comprennent :

» 1° Le salut ; 2° les visites; 3° les réceptions; 4° la participation aux démonstrations publiques.

» L'article 833 du décret stipule que les navires de guerre, en arrivant au mouillage en pays étranger, doivent, abstraction faite du rang de leurs commandants, saluer la terre de vingt et un coups de canon, après s'être assuré que le salut sera rendu immédiatement et coup pour coup. Pendant ce salut, le pavillon de la nation étrangère est hissé au grand mât.

» Remarquons en passant que les actes par lesquels les navires échangent entre eux des marques de courtoisie ont un caractère purement individuel et nullement obligatoire. Le commandant du bâtiment auquel le salut n'aurait pas été rendu ne peut que demander des explications au sujet de cette impolitesse; il ne saurait recourir à des actes d'hostilité.

» Toutefois, ces marques de déférence entre marines étrangères sont d'un usage tellement consacré que la plus légère omission dans le cérémonial maritime peut donner lieu à des demandes d'explications par voie diplomatique.

» Dès que nos vaisseaux seront en vue de la terre allemande, prêts à mouiller, le cuirassé-amiral saluera de vingt et un coups de canon.

» Il n'est plus d'usage de se contenter d'arborer un seul pavillon du pays auquel on rend visite. Depuis une vingtaine d'années déjà, lorsqu'une escadre ou une division *se présente en port étranger*, elle hisse son petit pavoi, c'est-à-dire que tous les navires hissent au sommet de tous leurs mâts le pavillon de la nation qu'ils visitent. Nos vaisseaux arboreront donc devant Kiel le drapeau tricolore allemand, à bandes horizontales noire, blanche et rouge.

» En échange de cette politesse, l'amiral commandant du port, délègue auprès du commandant en chef un de ses aides de camp, qui se rend en chaloupe au devant des visiteurs, en pleine mer, salue l'officier étranger au *nom de son amiral, lui indique ses postes de mouillage* et arrête aussitôt l'heure et les conditions dans lesquelles vont s'effectuer tout à l'heure les visites d'état-major. »

Guillaume II. — Le serment des recrues. Allocution de l'empereur

Wilhelmshaven, 6 mars. — L'empereur est arrivé ici à onze heures cinquante, accompagné du contre-amiral Hollmann, secrétaire d'Etat à l'office de la marine.

Il s'est rendu aussitôt à la salle de manœuvre, ou les recrues ont prêté le serment.

Les troupes de la marine formaient la haie dans les rues.

A l'issue de la cérémonie, l'empereur a prononcé une allocution dont les phrases principales sont rapportées *comme suit* :

« Vous êtes venus ici pour prêter le serment de fidélité. C'était là un vieil usage de nos ancêtres, qui considéraient comme un saint devoir d'observer la foi jurée. De même que moi, en tant qu'empereur et souverain, je consacre toute mon activité, toutes mes pensées à la patrie, de même vous avez le devoir de me consacrer votre vie, car vous avez prêté serment en tant que chrétiens et les deux serviteurs de Dieu vous ont parlé comme à des chrétiens.

» Vous voyez au milieu du drapeau de guerre l'image de l'aigle. C'est l'animal le plus noble de la terre. Il s'élève courageusement dans les airs jusqu'à ce qu'il atteigne les rayons du soleil; il ne connait pas la crainte du danger : ce sont là les dispositions d'esprit que vous devez imiter.

» Vous arriverez maintenant à une période où les exigences du service vous paraitront peut-être lourdes à supporter; des moments arriveront peut-être où vous croirez ne pas pouvoir suffire à votre tâche. Souvenez-vous alors que vous êtes chrétiens; pensez à vos parents, pensez à vos mères qui vous ont appris l'oraison dominicale.

» Vous serez appelés à représenter la patrie à l'étranger ; montrez-vous dignes et ayez une bonne conduite. Notre marine est petite, mais ce qui la rend plus puissante que les forces navales *d'autres Etats, c'est la discipline, l'obéissance absolue* envers les supérieurs. C'est par ces moyens que notre marine arrivera à la prospérité, qu'elle arrivera à être grande dans les travaux de la paix, pour le bien de la patrie, de même qu'à la guerre, afin de pouvoir, s'il plait à Dieu, anéantir l'ennemi. Soyez pareils aux anciens Brandebourgeois ».

Le navire cuirassé l'*Electeur-Frédéric-Guillaume*, à bord duquel l'empereur passera la nuit, est sous vapeur près de l'écluse.

Le souverain partira pour Héligoland et Brunsbüttel demain, à six heures du matin.

Ce qui se passe à Madagascar

Londres, 6 mars. — La *Pall Mall Gazette* dit recevoir d'un correspondant à Tananarive la communication suivante :

« Les Hovas ne semblent pas bien préoccupés de l'ouverture des hostilités. Le premier ministre a fait les préparatifs nécessaires. Les Hovas continuent à montrer beaucoup de courtoisie (?) pour les étrangers. La résidence française, les maisons des nationaux français et les établissements de Jésuites sont scrupuleusement surveillés. Il y a dans la province d'Imérina environ 150 Anglais. Les courriers n'arrivent plus que rarement. »

Le correspondant exprime des inquiétudes au sujet des nationaux anglais au moment où les hostilités seront complètement engagées.

Léon XIII et Emile Zola

L'auteur de *Lourdes* a rapporté de la façon suivante à un rédacteur du *Gaulois* le récit des démarches infructueuses qu'il a faites à Rome pour être reçu par le Pape :

« — Je mettrai Léon XIII en scène dans *Rome*. Ce sera *la plus haute figure de mon livre*. J'emploierai, à cette occasion, le même procédé que j'ai employé pour faire paraître Napoléon III dans la *Débâcle*. Le Saint Père traversera le roman pour ainsi dire, avec cette particularité que je le présenterai comme principal personnage dans une grande scène qui comprendra tout un chapitre de l'ouvrage.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étudie le chef de la catholicité avec le grand respect qui lui est dû. Et je le fais en toute conscience, avec des notes, des impressions, des souvenirs, des documents puisés aux sources les plus autorisées. Certes, j'eusse été très heureux de voir le Pape, non point, comme on l'a dit, pour l'interroger sur certaines questions, mais pour en emporter une impression directe, vivante, pour l'avoir sous les yeux en le mettant en scène. Cette satisfaction ne m'a pas été donnée. Il faudra donc me contenter des photographies et des portraits que j'ai recueillis de lui à Rome.

» A propos de cette tentative que j'ai faite pour voir le Saint-Père, permettez-moi de vous dire qu'elle a donné lieu à des récits d'une rare fantaisie. La vérité est bien plus simple. Arrivé à Rome trois jours avant la date fixée par moi, je me suis mis aussitôt en relation avec M. Lefebvre de Béhaine, qui, avec un tact parfait et une extrême obligeance, a interrogé le cardinal Rampolla sur les intentions du Saint-Père à mon égard au cas où je présenterais une demande d'audience.

» Cette démarche a donné lieu à deux entretiens, la première réponse du Vatican n'ayant été ni affirmative, ni négative. C'est seulement à la suite du deuxième entretien que j'ai appris qu'il n'y avait pas lieu pour moi d'écrire la lettre.

» *Le Saint-Père, après avoir mûrement réfléchi, aimait* mieux que l'entretien n'eût pas lieu.

» *Tout cela s'est passé de la façon la plus courtoise de* la part du Vatican, et je n'ai pas eu à regretter le moindrement d'avoir dérangé M. Lefebvre de Béhaine à cette occasion. On a tenu même à me faire savoir que je n'étais pas le seul écrivain français qui se trouvait dans ce cas particulier et que certains de mes compatriotes des plus éminents, comme M. Emile Ollivier, par exemple, s'étaient trouvés dans la même situation en raison d'écrits antérieurs. »

Impression d'un naufrage

Extraits d'une intéressante lettre adressée au *Gaulois* par un passager de l'*Amérique*, le grand paquebot de la Compagnie transatlantique, qui échoua récemment sur les cotes colombiennes :

« Nous apprenons que nous sommes au Rio-Magdalena, à la pointe des Caïmans, l'endroit le plus terrible de l'Océan et des Antilles. Nous sommes dans un gouffre. devant nous le Rio-Magdalena, sur l'avant du navire un petit ilot de sable mouvant ; mais un courant de trois milles qui porte vers la mer ne permet guère d'y descendre.

» Sur la droite, une plage couverte de bois flotté, de caïmans énormes, et pour y aller il faut affronter les requins qui rôdent autour du bateau. Le Dante ne pouvait rêver un enfer plus épouvantable.

» ... Le lendemain, vendredi, le bord n'étant plus tenable, on empila les passagers dans un canot sans gouvernail et on les confia au courant, qui les conduisit assez miraculeusement sur des récifs de bois, où ils purent atterrir. Il restait cinquante-deux femmes et marins à bord, mais sans chaloupe et perchés sur la machine, le bateau étant déjà sous l'eau... C'est à ce moment suprême que les effets de mon intervention se font sentir. Un jeune Colombien s'était présenté à moi, m'assurant qu'il était capable de sauver tout le monde.

» Quarante-deux personnes allaient périr. Le signataire de cette lettre accepta les offres du jeune homme, nommé Guillermo-Eglo Mier. Ce dernier imagina de mettre à la mer une chaloupe recouverte d'une toile imperméable, puis il ordonna, après l'avoir bien amarré à la corde qui communiquait avec le bord, aux naufragés de tirer dessus. C'est ce qui fut fait. Une demi-heure après, *tout le monde était sauvé*, mais tous les bagages et tout l'avoir des passagers perdus. »

Pour la paix et l'arbitrage. — Une adresse au baron de Courcel. — Vœux platoniques

Londres, 6 mars. — L'Association internationale de paix et d'arbitrage ayant présenté une adresse au baron de Courcel, l'ambassadeur de France à Londres a dit aux délégués de l'Association que, bien que dans l'état actuel des classes les armements permanents continuent à être *nécessaires, ils sont cependant poussés à l'excès.*

L'ambassadeur forme des vœux pour que les exercices athlétiques puissent un jour remplacer les exercices militaires pour le développement des forces physiques.

En ce qui concerne la France et la Grande-Bretagne, l'ambassadeur n'entrevoit aucune possibilité de guerre.

Le divorce Vanderbilt

New-York, 6 mars. — Le divorce a été prononcé entre les époux Vanderbilt en faveur de Mme Vanderbilt.

Désordres au Brésil

Buenos-Ayres, 6 mars. — Des désordres ont eu lieu à propos des élections, à Pernambuco. Le directeur du journal la *Provincia*, M. José Maria, a été tué.

Le commandant d'artillerie San Pablo a tenté de soulever un régiment en faveur de l'ex-président Peixoto, mais il a échoué dans sa tentative.

Le ministre a prescrit des mesures de rigueur contre les coupables.